

Monseigneur,

S'il m'était permis de considérer seulement les sentiments de profonde et sincère vénération que les Cisterciens de Saint-Norbert professent pour Votre Grandeur, alors je pourrais parler en toute assurance, même à la suite des orateurs si distingués qui chaque année sont venus Vous apporter le tribut de leurs respectueux hommages et de leur filiale soumission en ce jour anniversaire de Votre consécration épiscopale. Mais, hélas! Nous autres moines, nous ne sommes pas rompus à la composition littéraire ni à la parole comme nos devanciers... Et cependant on attend de moi un discours!

Vous excuserez donc, Monseigneur, et le style et la brièveté de cette adresse.

Tout moine devrait garder le silence. Il appartient en effet, nous dit Saint Benoît dans sa Règle, il appartient aux Maîtres de parler et d'instruire, et aux disciples de se taire, et d'écouter les leçons du Maître. Or le Maître c'est Jésus-Christ et ses représentants, ce sont les apôtres et leurs successeurs, ce sont les évêques et leurs collaborateurs. Nous autres moines nous ne sommes que d'humbles fidèles, devant écouter leur parole et la mettre en pratique dans la perfection de la vie chrétienne.

Toutefois puisque ce devoir m'est dévolu aujourd'hui par une attention délicate du premier collaborateur de Votre Grandeur, je parlerai et je m'efforcerai d'être l'interprète fidèle des sentiments de Votre clergé régulier et séculier.

Dix ans se sont écoulés, Monseigneur, depuis que Vous Vous êtes assis sur le siège archiepiscopal de Saint-Boniface! Dix ans de lutttes et de dévouement pour la cause de Dieu. Dix ans de souffrances et de peines devant les droits méconnus des écoles catholiques!

Semblable à cet intrépide Néhémias dont la Sainte Écriture nous rappelle les travaux extraordinaires pour la reconstruction de la Ville Sainte. Vous avez aussi dédaigné les intrigues de la politique humaine pour garder le dépôt qui vous fut confié au jour de vos noces mystiques avec l'Église de Saint-Boniface; car, comme vous le disiez avec tant de vérité ce n'était pas une question d'argent, mais une question de principes. Comme lui, Vous avez d'abord remis votre cause entre les mains de Dieu par de ferventes prières, puis Vous Vous